III

PRÉCISION ET INTENSITÉ DANS LA PROSE LATINE

PAR R. PONCELET
Assistant à la Sorbonne

Nous entendons par précision la rigoureuse coïncidence de l'expression et de l'objet étudié. Dans un langage précis, le symbole verbal traduit l'idée sans ambiguïté. Il la mesure sans la dépasser, et n'est pas dépassé par elle. La précision est d'ordre *intellectuel.* L'intensité apparaît quand, au contenu analytique du mot, s'ajoute un élément de renforcement affectif, par quoi le mot pèse sur l'affirmation et excède *les strictes exigences* de la description. Les formes de l'intensité sont richement illustrées dans le style latin par l'emploi des superlatifs, des groupes synonymiques, des particules de renforcement (« ipse, quidem, ne, etc. »), des parenthèses et des gloses redondantes, des adverbes et des adjectifs de généralisation ou d'insistance (« omnis, totus »)[1].

Le style oratoire doit être exclus de la présente recherche, puisque, dans toutes les langues, il se définit par l'amplification et par la volonté de forcer (et cela dans tous les sens). Nous nous limitons donc à la prose abstraite, avec le propos de présenter les deux observations suivantes :

1°. — Dans les œuvres philosophiques, l'intensité n'est pas superflue ; elle ne peut être expliquée par le goût spontané des Latins pour l'exubérance de la forme.

2°. — L'apparition de l'intensité a pour origine la difficulté de se faire entendre avec précision ; l'intensité est en raison inverse de la faculté de précision.

1. Le mot intensité est entendu ici dans son acception la plus générale, comme surcroît de puissance ajouté à l'énoncé. Cette définition enferme non seulement les intensifs au sens grammatical du terme, mais des aspects du discours que la stylistique étudie sous d'autres rubriques. Les limites entre l'intensité, l'expressivité et l'abondance du discours sont souvent indécises ; et si nous réunissons dans notre examen des procédés d'élocution variés, c'est seulement dans la mesure où ils ont pour caractère commun, malgré leurs différences, de provoquer un renforcement plus ou moins considérable de l'expression.

Si je dis : « Dieu a créé le monde de telle sorte qu'il fût *tout à fait* semblable au Vivant Absolu », deux interprétations sont possibles : 1) « semblable », dans mon esprit, n'est pas un mot suffisamment adéquat pour marquer les relations de similitude entre le monde et le Vivant. J'appuie donc sur « semblable » en ajoutant « tout à fait » ; c'est un procédé cher à Cicéron ; 2) « semblable » suffit parfaitement, et « tout à fait » indique que la ressemblance est absolue, tandis que, *pour certains autres êtres que le monde*, la ressemblance est partielle. « Tout à fait » est un signe intellectuel. Les signes de l'intensité sont donc parfaitement ambigus, puisqu'ils peuvent être, dans certains cas, les moyens d'expression d'une mesure exacte.

Voilà pourquoi, dans l'état actuel des recherches, tout examen d'une page latine abstraite qui partirait du texte latin seul serait peu fructueux. Il faut savoir ce que l'auteur avait dans l'esprit ; bien plus, il faut être assuré qu'il ne s'est permis aucune échappatoire, qu'il n'a voulu sacrifier ni à l'auditoire ni à ses goûts personnels. Seules, les traductions des textes grecs et surtout du *Timée* répondent à ces conditions. Le *Timée* occupe dans l'œuvre cicéronienne une place privilégiée : sa longueur est relativement considérable, et il représente une transposition scientifique de l'original grec, indemne des remaniements qui ont produit un « De finibus » ou un « De officiis ». D'autre part, le *Timée* de Platon est un tissu d'abstractions, qui offre au critique un territoire de choix.

Connaissant ce que Cicéron avait dans l'esprit, assurés qu'il s'est ingénié à le dire, avons-nous le droit d'étendre à la langue de Cicéron et même à la prose latine tout entière les conclusions de notre recherche? Nous le croyons ; mais à une condition : c'est de considérer la *tendance générale* ici en cause comme *une arme critique ;* non pas comme une règle automatique, mais comme un instrument de nuancement dans l'appréciation littéraire du latin philosophique. De rapides sondages dans les autres textes feront voir l'intérêt de cette position.

I. — *Du superlatif.*

a) *Équivalent de l'article.*

L'article est l'instrument de *spécification* par excellence ; sa transcription par le superlatif est fréquente dans le *Timée* :

— T. 33 B in.[1].

σχῆμα δὲ ἔδωκεν αὐτῷ τὸ πρέπον καὶ τὸ συγγενές.	Formam autem ei *maxime* cognatam et decoram dedit.

Le dieu a donné au Tout la figure (et la seule) qui lui convenait ; observer le passage de la précision à l'intensité par manque d'instruments de précision (τὸ = maxime).

— T. 34 A in.

... κίνησιν γὰρ ἀπένειμεν αὐτῷ τὴν τοῦ σώματος οἰκείαν.	motum enim dedit caelo eum qui figurae eius esset *aptissumus.*

Ce mouvement n'est pas, notons-le, celui qui s'ajuste « le mieux » au monde ainsi défini ; il est le *seul* qui s'impose, et les autres sont *absolument exclus.*

b) *Notions abstraites non élucidées en latin.*

Ici, l'apparition du superlatif trahit comme un regret de n'avoir pu cerner assez rigoureusement l'idée.

— T. 30 D in.

..., τῷ γὰρ τῶν νοουμένων καλλίστῳ καὶ κατὰ πάντα τελέῳ.....	quod enim pulcherrimum in rerum natura intellegi potest et quod ex omni parte *absolutissimum.*

L'idée de *perfection de l'être* n'est pas courante dans la prose cicéronienne ; ne lit-on pas ailleurs (T. 34 B) : « ex absolutis atque perfectis »? (pour ἐκ τελέων σωμάτων)? Le superlatif *absolutissimum* joue donc le même rôle qu'un groupe de synonymes. (On ne peut le considérer comme l'équivalent de κατὰ πάντα, qui est traduit, ici et ailleurs, par « ex omni parte ».)

1. Nous renvoyons à l'édition de O. Plasberg, fasc. I, Leipzig, 1908, qui donne une transcription juxtalinéaire des deux textes. A défaut, consulter l'édition Teubner, in-12, du même auteur, qui donne aussi le texte de Platon. Les crochets isolent les éléments qui n'ont pas d'homologues dans le texte parallèle. Les abréviations *in.* = *initio*; *s. f.* = *sub fine.*

— T. 31 B in.

... τὸδε κατὰ τὴν μόνωσιν ὅμοιον ᾖ τῷ παντελεῖ ζώῳ.	hic mundus esset animanti absoluto *simillimus* hoc ipso quod solus atque unus esset.

La notion d'*unité* fait défaut (« solus atque unus ») ; et, ce qui est plus grave, le latin n'a pas de préposition signifiant : « sous le rapport de + idée abstraite ». *Simillimus* n'a d'autre objet que de souligner cette lacune. La sévérité du langage philosophique est peu compatible avec de telles habitudes ; il est évident que « *sous le rapport de l'unicité* » le monde est ou n'est pas semblable au Vivant Absolu ; l'unité ne reçoit point de degrés.

Le superlatif *simillimus* apparaît encore, dans le passage suivant, avec une fonction analogue :

— T. 42 C in.

... τρόπον ὃν κακύνοιτο κατὰ τὴν ὁμοιότητα τῆς τοῦ τρόπου γενέσεως εἴς τινα τοιαύτην ἀεὶ μεταβαλοῖ θήρειον φύσιν,	in suis moribus *simillimas* figuras pecudum et ferarum transferetur.

Le pécheur, assure Cicéron, reçoit à chaque nouvelle réincarnation une figure de bête « tout à fait » semblable à ses vices. Observons que la relation du vice à la nouvelle forme vivante est grossière et inexacte en latin ; tandis que le grec décompose ce rapport en quatre points :

1) τρόπον : (acc. de rel.) selon la nature de la faute ;

2) κατὰ : conformément à la ressemblance qu'on peut apercevoir entre les formes animales et les tares de l'âme (il n'est pas d'un esprit rigoureux d'écrire, comme l'auteur latin, que les vices sont semblables aux animaux) ;

3) τοιαύτην : la nouvelle figure du Vivant sera définie par les deux rapports précédents ;

4) [ἀεὶ] : la loi de ces métamorphoses est constante.

Mais la langue latine use moins que le grec de l'accusatif relatif, elle souffre d'une étrange pénurie de mots marquant l'idée, pourtant fondamentale, de « relation » ; elle n'a point d'équivalent commode de κατὰ. L'unique *simillimas* rachète, par l'intensité, l'indigence de son contenu analytique. On nous dit « *tout à fait* semblable à ses vices », parce que l'on est incapable de *décrire cette ressemblance.*

Il faut bien avouer que, si le texte grec n'était à notre disposition, nous serions tentés de considérer « simillimas » comme un réflexe de la verbosité latine.

c) *Obscurité de la pensée.*

Plus généralement, le superlatif (ou les formes en *-ior* dépourvues de valeur comparative) vient sous la plume de l'auteur quand l'idée lui paraît étrange ou difficile à comprendre :

— T. 42 A.

... αἴσθησιν ἀναγκαῖον εἴη μίαν πᾶσιν ἐκ βιαίων παθημάτων σύμφυτον γίγνεσθαι.....	necesse erat sensum existere unum communemque omnium *uehementiore* motu excitatum coniunctumque naturae.

Il y a là une théorie de la sensation (issue d'impressions violentes *aussi bien externes qu'internes*) qui surprendra un lecteur latin. D'où l'intensif *uehementior*. Remarquons que, chez Cicéron, la source de la sensation est purement extérieure ; notre écrivain appréhende péniblement l'idée platonicienne :

— T. 46 E.

... ὅσαι μετὰ νοῦ καλῶν καὶ ἀγαθῶν δημιουργοὶ.....	de is (causis), quae cum intellegentia sunt efficientes *pulcherrimarum* rerum atque *optumarum*.

Le latin a peine à concevoir que le beau et le bien aient des « causes intelligentes », c'est-à-dire, comme il a été dit plus haut, *invisibles* (cf. 46 D). Par contre, T. 46 E (une ligne plus bas), les causes secondes qui *sont visibles comme leurs effets* sont exprimées par des adjectifs au positif ; « de iis quae... *inconstantia perturbataque* efficiunt. »

Il est donc légitime de conclure que le latin aggrave l'intensité de l'expression, quand l'instrument grammatical (τὸ), le terme philosophique, ou simplement l'intelligence de la pensée, lui font défaut. La fidélité du *Timée* cicéronien au texte original ne laisse aucun doute sur la nature des superlatifs analysés ici.

Du point de vue psychologique, le phénomène que nous examinons est facile à expliquer : en appuyant, on n'éclaire pas davantage, mais on révèle que l'expression toute nue eût été insuffisante : l'auteur laisse la forme inachevée, *et il suggère avec insistance ce qu'il ne dit pas.*

Ce procédé provoque une confusion qu'il faut remarquer :

1°. — Rien ne permet de distinguer à première vue le superlatif intensif (par carence de terme précis) du vrai superlatif de mesure, et, sans le texte grec, nous ne pourrions voir de différence entre :

— T. 31 B. Hic mundus esset animanti absoluto *simillimus* (= ὅμοιον) ;

(cf. plus haut) et :

— T. 39 E. Hoc omne animal quod uidemus esset illi animali quod sentimus... *simillimum* (ὡς ὁμοιότατον ἦ...).

2°. — La plupart du temps, Cicéron traduit le superlatif de pure évaluation intellectuelle par un adjectif au positif (nous plaçons entre crochets, dans le texte grec, les superlatifs négligés par l'auteur latin) :

— T. 29 E s. f.

... πάντα [ὅτι μάλιστα] ἐβουλήθη γένεσθαι παραπλήσια ἑαυτῷ.....

omnia sui *similia* generauit.

— T. 30 D.

... [μάλιστα] αὐτὸν ὁ Θεὸς ὁμοιῶσαι βουληθεὶς.....

cum deus *similem* mundum efficere uellet.

— T. 30 C s. f.

τουτῷ πάντων [ὁμοιότατον] αὐτὸν εἶναι τιθῶμεν
etc...

eius *similem* mundum esse ducamus.

L'emploi du superlatif n'est donc pas commandé par un préjugé systématique ; au contraire, l'auteur du *Timée* en est avare, chaque fois qu'il est capable d'une approximation suffisante (ou jugée telle !) de l'idée. L'examen d'une forme particulière de l'accumulation confirme cette interprétation.

II. — *De l'accumulation.*

Les groupes de synonymes[1] se substituent, pour des raisons de

1. On envisage exclusivement ici les groupes où les deux termes ont un sens voisin, c'est-à-dire les groupes où la *valeur accumulative* domine. Les groupes analytiques, qui distribuent entre des *termes divergents* le contenu d'une notion inconnue en latin, sont hors de notre propos.

variété, aux superlatifs de l'adjectif et de l'adverbe, ou bien ils servent à constituer *une sorte de superlatif du verbe et du substantif.* Cette forme de l'intensité apparaît dans le *Timée* chaque fois que l'auteur manque du mot précis qui lui permettrait de désigner l'objet ou l'idée avec une clarté suffisante ; autrement dit, le deuxième élément du groupe a été choisi à *cause de sa force intensive,* et non pas en raison des retouches qu'il apporterait au premier[1] (c'est-à-dire en raison de son contenu intellectuel) :

— T. 29 C in.

τοὺς δὲ τοῦ [πρὸς μὲν ἐκεῖνο] ἀπειχασθέντος ὄντος δὲ εἰκόνος.....	cum autem ingressa est *imitata et efficta* simulacra.

Copie d'un archétype. — Le latin dit facilement qu'une chose est la copie d'une autre chose (« simulacrum alicuius rei »), mais il répugne à écrire « copie d'un modèle », *s'il ne touche pas du doigt le modèle* (on ne trouverait pas : « simulacrum exemplaris[2] »). L'effort d'abstraction qui permet de dégager, d'une réflexion sur le monde, un archétype *impossible à voir* est peu familier au lecteur latin. Notons la coïncidence de cette difficulté d'expression et de pensée, et du redoublement « imitata-efficta ».

— T. 29 C.

... πάντῃ πάντως αὐτοὺς ἑαυτοῖς ὁμολογουμένους λόγους καὶ ἀπηκριβωμένους ἀποδοῦναι,.....	ut tota *dilucide et plane* exornata oratio sibi *constet* et [ex omni parte] secum [ipsa] *consentiat.*

Accord des discours avec eux-mêmes (ὁμολογουμένους) et, en même temps, accord des discours avec l'objet (ἀπηκριβωμένους). — Division impossible en latin ; d'où une première accumulation « dilucide et plane » qui ne sauve pas la distinction grecque. Mécontent, notre auteur en ajoute une seconde : « constet — consentiat » ; et je

1. Il n'est pas exclus que la préoccupation du contenu intellectuel ait pesé dans l'esprit de l'auteur, *mais accessoirement.*

2. Références justificatives : on notera que Cicéron allègue le modèle *seul,* ou la copie *seule.* 28 A : « imitatus exemplar ; » 29 A : « generatum exemplum est pro aeterno secutus ; » 29 C : « si similitudinem [ueri] consequatur ; » 30 C : « cuiusnam animantium similitudinem secutus sit ; » 31 A : « si quidem factus est ad exemplum ; » 31 A s. f. : « caelumque hoc simulacrum illius ultimi sit, non proximi. » Toutefois, observons une exception, 39 E : « ex ea parte deficiebat ad [propositum] *exemplar imaginis* [*similitudo*] » (τοῦτο δὴ... ἀπηργάζετο... πρὸς τὴν τοῦ παραδείγματος ἀποτυπούμενος φύσιν). Mais ici la langue atteint un rare degré d'abstraction ; marquons que *similitudo* soutient *imago* (procédé courant) et que *propositum* enracine *exemplar* dans le concret. L'auteur n'ose pas risquer : « imago exemplaris »,

ne parle pas de [« ex omni parte »]. L'insistance est en raison directe de l'échec analytique.

— T. 34 B.

... καὶ ἔτι ἔξωθεν τὸ σῶμα αὐτῇ περιεκάλυψεν,.....	deinde eum *circumdedit* corpore et *uestiuit* extrinsecus.

Le Démiurge a *enveloppé* d'âme le corps du monde. — On sera surpris de constater que le latin rend péniblement l'idée d'entourer ou d'envelopper, que περι- porte tout seul en grec. (Cicéron omet περι- chaque fois que cette suppression ne blesse pas trop le sens[1].) C'est que l'esprit latin s'oriente spontanément, non vers la limite, mais vers le tout. Dans sa perception globale de la sphère, il ne distingue pas la surface circulaire de la masse. De plus, Cicéron conçoit fort mal que l'âme forme une sorte de halo à l'extérieur du corps (le sens commun situant l'âme *à l'intérieur* du corps). Ces obstacles à la clarté immédiate du texte expliquent la répétition : « circumdedit-uestiuit ». La difficulté de comprendre est ici très apparente, puisque notre auteur s'est permis de renverser l'ordre du grec, liberté fort rare dans le *Timée* (chez Cicéron, c'est le corps qui entoure l'âme).

— T. 31 C.

... δεσμῶν δὲ κάλλιστος.....	sed uinculorum id est [*aptissimum*] atque *pulcherrimum.*

Relation proportionnelle. — Le lien mis en cause est celui qui unit les deux termes d'une progression mathématique. On est sûr ici que la notion n'est pas usuelle (cf. 31 C : « audendum est enim, quoniam haec primum a nobis nouantur »). Le même δεσμὸν est traduit ainsi dans la proposition précédente : « et quasi *nodum uinculumque* ». Le couple révèle donc à la fois désir et incapacité de signifier davantage.

1. Le préverbe *circum-* est propre à exprimer l'embrassement, à condition que l'auteur n'ait pas l'intention d'arrêter l'attention du lecteur sur la limite qui sépare l'élément enveloppé de l'élément enveloppant. En effet, περι- dans le sens de « trajectoire » ou « limite » circulaires n'est pas traduit par *circum-* ; mais par des accumulations d'amplitude variable, ou encore par des préverbes d'un sens différent. En ce sens, on peut parler de la faiblesse de *circum-* en tant qu'instrument d'analyse. Ex. : cf. 39 A : [περιῆειν] (omis) ; ibid. : [περι]ιόντα = uelocissime mouebantur ; 39 C : [περι]έλθῃ = totum confecit et peragrauit orbem ; 39 E : περιειλῆφέναι — *in*cluserat ; 40 B s. f. : περὶ τὸν ... πόλον (autour de son axe) = *tra*iecto axi ; etc...

— T. 32 B.

... ἀνὰ τὸν αὐτὸν λόγον ἀπεργασάμενος,	*compararet* et pro portione con*iungeret*.

Identité de rapports. — « Pro portione » est clair par lui-même, mais insuffisamment explicite dans le sens technique de : « rapport entre des éléments unis par le lien d'une progression géométrique », sens spécial, que ἀνὰ λόγον porte couramment en grec[1]. L'auteur, qui a conscience de s'être exprimé d'une manière incomplète, redouble le verbe, comme s'il espérait, par là, ajouter au sens.

— T. 32 A s. f.

ἐπίπεδον μὲν, βάθος δὲ μηδὲν ἔχον	corpus planum et aequabile.

L'idée à rendre est celle de « plan mathématique », c'est-à-dire dépourvu de toute épaisseur. Pour appuyer, le grec épuise une proposition par la proposition contraire, procédé qui relève d'une constitution intellectuelle. Le latin, lui, redouble l'affirmation.

— T. 32 C.

(τὸ τοῦ κόσμου σῶμα) ... φιλίαν τε ἔσχεν ἐκ τούτων,.....	(mundi corpus) ex quo [ipse] [se] concordi [quadam] *amicitia et caritate* complectitur.

Le monde, étant accordé avec lui-même selon les rapports parfaits de la progression mathématique (ἐκ τούτων), possède la faculté de s'aimer lui-même (φιλίαν). Le langage philosophique traduit cette assertion en disant brièvement : « le monde a l'attribut d'amour ». Le grec n'emploie pas de terme technique, mais il se sert de ἔσχεν dans un sens abstrait dont le « habere » latin est incapable[2]. Remarquons les renforcements multipliés du texte cicéronien.

— T. 36 D s. f.

... πᾶν τὸ σωματοειδὲς ἐντὸς αὐτῆς ἐτεκταίνετο.....	omne quod erat concretum atque corporeum [*substernebat*] animo *interiusque faciebat*.

1. Cicéron le dit expressément T 31 C s. f. : « id optime adsequitur quae Graece ἀναλογία... comparatio pro portione dici potest ».

2. Le latin souffre d'une pénurie remarquable de verbes comme faire, mettre, avoir, en français (verbes capables de se débarrasser de toute signification concrète afin de s'ajuster à l'expression des relations les plus variées). Le seul de ces verbes qui soit usuel en latin est la copule « *esse* », dont la prolifération dans les textes philosophiques de Cicéron est surprenante.

L'accumulation vient de ce que Cicéron comprend mal qu'on étende le corps « à l'intérieur de l'âme », c'est le contraire qui lui paraît vraisemblable ! (cf. la référence T. 34 B, présent article, p. 141, 1er ex., où la même difficulté conduit l'auteur latin à renverser l'ordre des rapports et à commettre un contresens). Ici, les mots ne manquent pas, mais le ressort qui détermine le réflexe intensif est en pleine lumière : Cicéron appuie parce que l'idée lui semble peu intelligible.

— T. 39 B. s. f.

... μετάσχοι τε ἀριθμοῦ.....	numerorum *naturam uimque.*

Participation (au sens philosophique). — C'est un concept non encore élaboré en latin — « Naturam uimque [1] » trahit le mécontentement de l'écrivain.

— T. 39 C in.

... ἡ τῆς μιᾶς καὶ φρονιμωτάτης κυκλήσεως περίοδος	unum circumitum orbis efficit *sapientissimum atque optimum.*

Le cercle le plus raisonnable. — La pensée ici formée paraîtrait bien abrupte aux lecteurs latins, et c'est l'obscurité de l'idée qui rend compte du superlatif à la deuxième puissance : « sapientissimum atque optimum ».

— T. 42 D.

... ὅσα ὄργανα χρόνου	[mundi partes, quae sunt ad spatiorum] temporis *signa et notae* constitutae,...

Les astres comme instruments du temps. — L'auteur ajoute à son texte toute une proposition pour expliquer ὄργανα. « Signa » seul, ou « notae » seul suffisaient ; car aucun des deux mots n'apporte à l'autre un enrichissement de sens appréciable. Le redoublement marque que l'idée est difficile à concevoir (l'obscurité de

1. Observons que « natura et uis » peut signifier exactement n'importe quoi. Les exemples abondent. Or, c'est là qu'on doit chercher la promesse d'une vraie « conquête de l'abstraction », c'est-à-dire la création de signes interchangeables qui, n'étant plus enlisés dans l'image, peuvent entrer dans des combinaisons complexes et vraiment symboliques (cf. ce qui est dit de « ratio » = « ce qui touche à », par A. Yon, « *Ratio* » *et les mots de la famille de* « *reor* », Paris, 1933, p. 196-197). La plupart des critiques qui traitent de la langue philosophique, sauf quelques-uns (notamment Yon), paraissent confondre le vocabulaire et la langue.

cette notion pour Cicéron est déjà remarquable un peu plus haut : T. 41 E sub fin. : « quasi sparsis animis fore uti [certis] temporum interuallis »).

Il ne faut pas croire que les exemples de redondance examinés jusqu'ici sont aventurés par l'auteur de gaieté de cœur. L'examen de *tous* les groupes accumulatifs du *Timée* conduit à l'observation suivante : *l'accumulation, chez Cicéron, est analytique quand elle le peut.* Le styliste latin s'efforce de féconder de pensée un procédé dont l'origine est populaire. Mais cette tentative n'obtient qu'un succès partiel, car :

1°. — L'accumulation peut être analytique ou purement intensive et, *si nous n'avions pas le texte grec comme révélateur*, il serait impossible d'en décider. Il y a là un vague de la langue véritablement incurable. Ex. : Soit le groupe : « intelligentiae sapientiaeque » (T. 46 D. s. f.). Il transcrit νοῦ καὶ ἐπιστήμης, et les deux termes ont une valeur distincte. Mais, à la ligne suivante, le même couple « intelligentis sapientisque naturae » (= τῆς ἔμφρονος φύσεως : la nature douée de pensée) relève de l'explication proposée dans le présent article.

Les règles de l'accumulation analytique (chaque terme note un aspect différent de l'idée) n'empêchent pas que les mêmes groupes puissent servir dans d'autres cas (et souvent dans la même phrase) au simple renforcement d'une notion trop faible.

2°. — S'il est vrai que les couples synonymiques peuvent parfois prendre une nette valeur de division des nuances, inversement il n'existe pas en latin *d'accumulation purement analytique*, d'abord parce qu'une notion n'est pas une somme arithmétique ; les éléments du groupe ne définissent que certaines faces de l'objet appréhendé [1] ; de plus, par la juxtaposition ou par la coordination, il subsiste toujours un résidu intensif dont l'appréciation [2] stylistique doit tenir compte.

3°. — Dans beaucoup de cas, la situation est ambiguë et on ne peut statuer, *même avec l'aide du texte grec*, sur le caractère totalitaire ou descriptif du groupe accumulatif.

1. Ce point n'est pas difficile à comprendre : s'il pouvait les définir toutes, le latin aurait une langue philosophique et le problème de l'abstraction ne se poserait pas.

2. Ajoutons ceci : si l'on suppose dans la pensée les deux notions A + B, la traduction (a + a') + (b + b') provoque un excès de coordonnants dont l'effet doit aussi être pris en considération, même si l'accumulation comporte une véritable valeur d'analyse.

Ex. : T. 41 E.

ὅτι γένεσις πρώτη μὲν ἔσοιτο τεταγμένη μία πᾶσιν.....	primum ortum unum fore omnibus eumque [*moderatum atque constantem*].

« Il y aurait une première naissance une pour tous » (c'est-à-dire identique). Or, le latin marque très difficilement *l'identité*[1]. L'insuffisance de « unum » entraîne le redoublement de l'adjectif. Mais ne peut-on pas estimer qu'une partie du sens de τεταγμένη est passée dans *constantem*? C'est dans un juste tempérament de ces deux considérations que réside l'interprétation correcte du passage.

En résumé, le latin appuie quand il ne peut dessiner ; et exactement pour cette raison. Il livre des vérités voilées. Seule, l'intelligence personnelle du lecteur peut éclairer les coins d'ombre de la phrase par une reconstruction originale du travail de l'auteur.

III. — « *Totus* » *et* « *omnis* ».

Omnis, qui évoque la suite indéfinie des possibles et embrasse au lieu de spécifier, dépasse en force l'article grec, qu'il supplée très souvent :

— T. 31 B.

ἁπτόν τε δεῖ τὸ γενόμενον εἶναι.	idemque tractabile [*omne*] necesse est esse quod natum est.

— T. 41 B in.

τὸ μὲν οὖν δὴ δεθὲν πᾶν λυτόν,	quanquam [*omne*] conligatum solui potest.

τὸ = *omne;* mais πᾶν, dans sa force spécifique, est omis. De même τὸ πάμπαν, dans une fonction identique, est sauté T. 41 B : οὐδ' ἄλυτοι τὸ πάμπαν = *esse et indissolubiles non potestis...*

— T. 41 D.

ἐν ᾧ τὴν τοῦ παντὸς ψυχὴν κερανὺς ἔμισγεν,	in qua [omnem] animum uniuersae naturae temperans permiscebat.

1. Le caractère rudimentaire de la relation d'identité en latin est manifeste. On voit dans les textes traduits un abus insupportable du vague « similis » ou de « idem » accouplés à des acolytes *indifférents*. Cf. par exemple : T. 42 A : μίαν πᾶσιν = unum communemque omnium. Pas de frontière entre l'Identique et le Semblable ! En outre, l'habitude latine de transposer les relations de différence, très souvent en relations de similitude, accroît encore la charge de « similis »-« idem » et en aggrave la banalité.

Il faut tenir compte aussi de la difficulté d'expression de l'idée du Tout, que le *Timée* révèle avec évidence.

— T. 41 D s. f.

... συστήσας δὲ τὸ πᾶν...	toto igitur [*omni*] constituto.

Omnis est encore employé ici, bien que le Tout soit unique par définition ; cette absence de rigueur est remarquable.

— T. 37 B s. f.

... εἰς πᾶσαν [αὐτοῦ] τὴν ψυχὴν διαγγείλῃ.	[*omnia*] animo mentique denuntiat.

Le cercle de l'Autre transmet à l'âme des renseignements sur le Sensible. Or, τὸ αἰσθητὸν a été traduit par (37 B) « [eandem] partem adtingit [qua] sensus cieri potest ». On ne peut renvoyer à cette proposition par un démonstratif sans nuire à la clarté grammaticale. *Omnia* supplée (si l'on peut dire) à cette défaillance (« animo mentique » vient de la même source). Par contre, πᾶσαν, instrument de précision, n'a aucun équivalent.

— T. 40 C.

... ἐμηχανήσατο πρώτην καὶ πρεσβυτάτην θεῶν...	antiquissimam deorum *omnium* uoluit esse eorum...

Il s'agit de la Terre : « omnium = πρώτην ».

— T. 41 C.

... θεῖον λεγόμενον ἡγεμονοῦν τε ἐν αὐτοῖς...	diuini generis appellentur teneantque [*omnium*] animantium principatum.

« L'élément divin qui commande en ceux... » (*qui suivent la justice*). La notion d' « élément » étant rudimentaire en latin, l'énoncé est transféré de la partie au tout : « que ces créatures soient appelées divines ; donnez-leur la primauté sur les autres Vivants ». Mais *omnium* appuie sans décrire et l'injonction « teneant », au lieu de ἡγεμονοῦν (discriminatif), accentue la couleur pathétique de l'ensemble [1].

1. On ne remarque pas assez que, si le latin excelle tant au pathétique et à l'éloquence, c'est peut-être parce qu'il est incapable d'autres approfondissements. Il est tautologique de faire intervenir le goût de l'art oratoire et des couleurs violentes. Ces explications n'ajoutent rien à une simple constatation. La position scientifique consisterait à éclairer les « goûts » et les « tendances » par les particularités de la structure.

T. 39 D s. f.

τῷ τοῦ ταὐτοῦ... κύκλῳ	et [*semper*] sui similis orbis

« le cercle du Même » — *Semper* est ici l'équivalent, dans l'ordre temporel, de *omnis*.

Or, si au lieu de dire : « l'Univers », Cicéron écrit : « toute espèce imaginable d'univers », il opère une généralisation qui n'*est nullement nécessaire à la pensée* et qu'on doit considérer comme une *forme d'insistance*. L'abus de *totus* et de *omnis* dans la prose philosophique de notre auteur est une conséquence du manque d'article en latin[1].

IV. — *Des particules d'insistance.*

Leur nombre augmente, dans le texte latin, quand Cicéron ne peut exprimer avec exactitude les notions de Platon :

— T. 30 C.

τῶν μὲν οὖν ἓν μέρους εἴδει πεφυκότων μηδενὶ καταξιώσωμεν.	nullius *profecto* id *quidem* [quae sunt nobis nota animantia :] sunt enim omnia in *quaedam* genera partita aut inchoata, *nulla ex parte* perfecta.

Platon allègue les êtres qui sont nés « sous les espèces du divisible ». La déficience du matériel verbal du latin se passe ici de démonstration.

— T. 37 B s. f.

... καὶ ὁ θατέρου κύκλος...	et orbis *illius* [generis] alterius...

« Le cercle de l'Autre. » *Illius* = τοῦ, mais avec, en plus, l'insistance ; car *generis* est ajouté et « generis alterius » sans *illius* eût été compréhensible (à propos de l'addition de *generis*, il faut observer que le latin n'a pas la ressource typographique de la majuscule, instrument d'abstraction non négligeable).

— T. 39 C. s. f. — 39 D in.

... ὥστε, [ὡς ἔπος εἰπεῖν] οὐκ ἴσασιν χρόνον ὄντα τὰς τούτων πλανας...	itaque nesciunt hos [siderum] errores *id ipsum* esse quod *rite* dicitur tempus.

1. Les conclusions du paragraphe de « l'accumulation » s'articulent exactement à l'emploi de *totus* et de *omnis*.

L'esprit latin considère avec méfiance, on l'a vu, cette idée des astres « instruments du temps ». L'addition de *siderum*, *id ipsum*, *rite*, apporte un excès de force, sans précision supplémentaire, car : 1) *siderum* est faux ; il ne s'agit que d'une certaine sorte d'astres (τούτων) ; 2) *tempus* est faux aussi, car on suggère ici *un mode du Temps*, qui n'est pas le temps ordinaire fondé sur la révolution de la lune et du soleil, et *nesciunt*, privé de la nuance modératrice ὡς ἔπος εἰπεῖν, supplée, par la brutalité de l'énoncé, aux lacunes de l'analyse.

— T. 39 E.

τὸ δὲ μήπω τὰ πάντα ζῷα ἐντὸς αὐτοῦ γεγεννημένα περιειληφέναι,	sed quia nondum omne animal *in* mundo [*intus*] *in*cluserat.

A côté de l'unique ἐντὸς, *in* est répété trois fois : « in mundo, *in*cluserat, intus ». Mais l'idée d'intériorité à soi-même a pourtant disparu (ἐντὸς αὑτοῦ), car « mundo » remplace αὑτοῦ.

— T. 40 A. s. f. — 40 B in.

... τὴν μὲν ἐν ταὐτῷ κατὰ ταὐτὰ περὶ τῶν αὐτῶν ἀεὶ τὰ αὐτὰ ἑαυτῷ διανοουμένῳ,	Unum quod semper esset in eodem de quo et idem de [*omnibus*] *atque* uno modo cogitaret.

Voici les relations grecques : 1° constance de la loi κατὰ ταὐτά ; 2° intériorité et autonomie : ἑαυτῷ ; 3° immanence : διανοουμένῳ. l'Unique brasse ses pensées dans son unité. Le latin noie ces lignes délicates dans deux adjectifs usés (*unus* et *idem*) qu'il dispose arbitrairement selon la commodité du moment (cf. T. 34 A et 35 A). Il pallie l'absence de précision par une double majoration de l'expressivité : 1° « et... atque » ; 2° « omnibus », traître à la pensée, puisque l'objet des pensées de l'Unique est l'Identique (τῶν αὐτῶν), nullement « omnia ». En grec, l'intensité souligne la précision sans l'offusquer ; en latin, *elle en tient lieu.*

T. 46 D in.

... οὐ συναίτια, ἀλλὰ αἴτια εἶναι τῶν πάντων...	non haec adiuuantia causarum sed has *ipsas* esse omnium causas.

La définition des causes adjuvantes (συναίτια) est malaisée (cf. ibid. : 46 C s. f. τῶν συναιτίων = « ex eo genere sunt quae rerum adiuuant causas ») ; d'où *ipsas*.

Il serait facile d'allonger cette liste d'exemples ; mais on peut

dès maintenant s'arrêter à la conclusion suivante : « ipse, quidem, quidam, profecto, etc... », servent à rectifier et à circonscrire plus strictement la pensée, *mais pas toujours*. La confrontation avec le grec montre que le latin les emploie pour souligner et pour appuyer, quand il n'a pas la possibilité d'exprimer l'idée jusqu'au bout. Aspect de *fausse précision* de la langue, dont il faut se garder d'être dupe.

V. — *Périphrases explicatives et additions.*

On notera qu'en dépit des apparences, elles sont *très peu explicatives*, Cicéron met le lecteur en garde : « Ce qui précède n'est pas net, je n'ai pas réussi à le dire assez clairement. »

— T. 30 B.

οὕτως οὖν δὴ κατὰ λόγον τὸν εἰκότα δεῖ λέγειν,	quam ob causam, non est cunctandum profiteri [si modo inuestigari aliquid coniectura potest].

(absence de l'*article* τὸν).

— T. 31 A. s. f.

ἵνα οὖν τόδε κατὰ τὴν μόνωσιν ὅμοιον ᾖ τῷ παντελεῖ ζώῳ,...	[quorum ne quid accideret atque] ut hic mundus esset animanti absoluto simillimus hoc ipso quod solus atque unus esset.

Cicéron n'a pu, dans la phrase précédente, transcrire le dénombrement avec subdivisions hiérarchisées δεύτερον, ἕτερον, ἐκείνω (*absence de duel* en latin). Pour ἐκείνοιν, il écrit « proximi » et « ultimi » = τῷ περιέχοντι. La glose « ne quid accideret » a pour origine le sentiment d'un laps dans l'expression.

— T. 42 C in. [Grauius etiam iactabitur et] in suis moribus simillimas figuras... transferetur (cf. p. 137 de la présente recherche, 2e exemple).

La progression du châtiment, proportionnelle à la progression de la faute, n'a pas pu être expliquée. L'insertion visée ici est le symptôme des difficultés de l'auteur en lutte avec l'expression.

VI. — *Parallélismes et oppositions.*

Ce n'est pas seulement par l'opulence de la phrase (gloses, syno-

nymes, superlatifs, coordonnants) qu'on peut appuyer sur l'affirmation ; mais aussi par *la nudité du discours*. On constate, dans le *Timée* latin, une *tension* des antithèses, une rigidité de la symétrie que le modèle grec n'offre pas[1]. En même temps, Cicéron élague les composantes secondaires, dont l'intervention, chez Platon, nuançait l'opposition. Cette stylisation de l'architecture verbale se produit d'elle-même, *quand une déficience quelconque de la langue empêche de nommer l'objet.*

Il n'existe pas de rapport entre ce procédé et le sens grammatical du mot intensité ; mais on notera que, du point de vue étymologique, tension et intensité sont apparentés. Il s'agit toujours de la même rencontre entre l'impuissance de précision et la violence du style philosophique latin.

Voici un exemple de parallélisme dont on serait bien empêché de deviner la cause sans l'aide du texte grec :

— T. 34 B. s. f.

... εὐδαίμονα θεὸν αὐτὸν ἐγεννήσατο.	[*deus ille aeternus*] hunc [*perfecte*] *beatum deum* procreauit.

Le monde est dieu par sa perfection mathématique. Vue étrange aux yeux d'un Latin ; d'où le grossissement *perfecte*. Mais celui qui, normalement, relèverait de cette qualification « perfecte beatus », n'est-ce pas plutôt le Démiurge, et non l'univers? L'addition [« deus ille aeternus »] dissipe toute confusion[2]. Observons que « aeternus » ne s'impose pas ; il s'agit seulement de différencier le Dieu véritable du Monde en tant que « perfecte beatum deum ». N'importe quel qualificatif est propre à cette fonction ; l'idée d'éternité n'a rien à faire ici. En fait « deus aeternus » = « Le Dieu qui est vraiment Dieu ».

— T. 39 E in.

ἵνα τόδε ὡς ὁμοιότατον ᾖ τῷ [τελέῳ] καὶ νοητῷ ζῴῳ πρὸς τὴν τῆς διαιωνίας μίμησιν φύσεως.	ut hoc [omne] animal [quod *uidemus*] esset illi animali quod *sontimus* ad aeternitatis imitationem simillimum.

1. On peut observer dans un texte latin abstrait une alternance de zones caractérisées par les formes abondantes du discours (groupes, redondances diverses) et de zones dépouillées à l'excès (simplification et tension des antithèses). Le balancement entre ces deux pôles est naturel au style philosophique latin.

2. Les exemples allégués maintenant sont choisis en raison du caractère de banalité qu'ils présenteraient dans la prose courante.

Ailleurs, νοητὸς = 1) « qui animo cernitur » ; 2) « qui ratione intellegitur » ; 3) « res sub intellegentiam cadentes » ; 4) ou encore diverses accumulations. L'opposition « uidemus-sentimus » joue le rôle d'un groupe ou d'une périphrase. Noter la suppression de τελέῳ qui eût noyé l'antithèse. Enfin, l'antithèse, comme les procédés étudiés plus haut, remédie à l'absence d'article[1].

— T. 31 A s. f.

καὶ οὐκ ἂν ἔτι ἐκείνοιν ἀλλ' ἐκείνῳ τῷ περιέχοντι τό δ' ἂν ἀμφωμοιωμένον λέγοιτο ὀρθότερον.

caelumque hoc simulacrum illius *ultimi* sit, non *proximi*.

Vltimi laisse échapper la notion d'enveloppement (περι-) et il faut de la bonne volonté pour dégager ἐκείνοιν de *proximi*. L'opposition est d'autant plus serrée que la difficulté d'expression est insurmontable (voir plus haut, p. 149, le commentaire de T. 31 A).

Le schématisme des oppositions, la volonté de priver les antithèses, même anodines en apparence, de tout contexte propre à les émousser procèdent donc, dans beaucoup de cas, des lacunes de l'appareil d'abstraction[2].

Intensité et procédés d'insistance en dehors du « Timée »

Quand Cicéron, cessant d'être traducteur, devient auteur, il rencontre, pour transmettre sa pensée, les mêmes obstacles ; et de nombreux phénomènes de renforcement, caractéristiques du style de Cicéron philosophe, doivent être rapportés à la faiblesse de certains outils de précision en latin.

— *De Nat. D.* I, 35 : Qui omnem uim diuinam in natura sitam esse censet, sed... quae... careat *omni* sensu et figura...

« Omni » est amené par la difficulté de concevoir une cause divine indemne de toute structure perceptible par les sens.

1. Marquons un symptôme de l'insistance par suppression dans les livres III et IV du *De finibus* : *la multiplication des crochets*, qui introduisent les explications du traducteur de l'édition Budé, préoccupé de reconstruire l'enchaînement logique des propositions.

2. D'autres procédés de la langue de Cicéron philosophe pourraient faire l'objet d'une enquête analogue, par exemple l'habitude de soutenir les mots abstraits au singulier par un adjectif ou par un génitif déterminatif, la substitution de l'injonction à la description, la traduction du participe par une proposition relative, l'abus de l'interrogation, etc... ; toutes méthodes d'élocution que l'absence d'un mot précis ou d'un moyen d'articulation logique rendent inévitables, et qui ont pour effet, à des degrés divers, d'augmenter l'ampleur ou l'insistance de l'expression.

— *De Nat. D.* II, 133 : Si erit *tota* hominis fabricatio perfecta *omnisque* humanae naturae figura atque perfectio.

Fabricatio et *figura* sont ici interchangeables, comme le prouve le développement suivant. L'accumulation et le renforcement « totus, omnis » sont provoqués par l'incapacité de désigner d'un mot la convenance réciproque, *l'interadaptation* des organes.

— *De Fin.* IV, 18 : ... Temperantia, modestia, iustitia et *omnis* honestas perfecte absoluta.

Honestas ne peut être cerné rigoureusement ; d'où *omnis*. D'ailleurs, l'énumération pourrait être prolongée avec des composantes variables (cf. *De Fin.* IV, 19 : de temperantia, de modestia, de *magnitudine* animi, de *omni* honestate dicuntur).

— *Tusc.* V, 114 : Ille in infinitatem *omnem* perigrinabatur, ut nulla in extremitate consisteret.

Débilité de la notion d' « infini ». N'importe quelle autre mode de l'insistance peut se substituer à *omnis*, par exemple l'accumulation (cf. *Tusc.* V, 105 : ... quibus infinitatem *rerum atque naturae*...).

L'étude des emplois de « omnis » dans le livre I du *De officiis*, où Cicéron jongle avec des notions morales dont le contenu est flou, conduit à l'observation suivante : chaque fois que ces notions sont invoquées, *omnis* surgit dans la phrase pour racheter le vague de la description par la généralité et par l'insistance :

De off. 102 : Ex quo elucebit *omnis* constantia *omnisque* moderatio.

Ibid. 93 : temperantia et modestia *omnisque* sedatio perturbationum animi... ; 94 : et iusta *omnia* decora sunt, iniusta contra, ut turpia sic indecora.

Le dernier exemple semblera banal ; mais on lit un peu plus haut (*Ibid.* 94) : « Qualis autem differentia sit honesti et decori, facilius *intellegi* quam *explanari* potest. » Prenons acte de cet aveu.

— *De Sen.* 78 : ... cum simplex animi natura esset neque haberet in se *quicquam* admixtum *dispar sui atque dissimile.*

Idée d' « élément hétérogène ».

— *De Sen.* 82 : ... nonne melius multo fuisset *otiosam* aetatem et *quietam* sine *ullo labore et contentione.*

Malgré le caractère littéraire du traité, il est incontestable que *otium* signifie : *l'état de repos ;* l'idée du repos en tant que privation de toute activité n'est pas nettement extraite de *otium*. De même, la notion d'effort conçue en dehors d'exemples concrets de l'effort est déficiente.

— *De Sen.* 51 : ... Quamquam me quidem non fructus modo, sed etiam *ipsius* terrae *uis ac natura* delectat.

Comprenons qu'il a pour la terre un amour émerveillé d'artiste (non seulement le plaisir du profit agricole). Au vrai, « uis ac natura » contient tout ; le terme qui manque est « propriétés essentielles » (au sens philosophique).

— *Acad.* I, 27 : Sed subiectam putant omnibus sine *ulla* specie atque carentem *omni illa* qualitate materiam *quamdam* ex quo omnia *expressa atque effecta sint*, quae *tota* omnia accipere possit... eoque etiam interire non in nihilum sed in suas partes quae infinite *secari ac diuidi* possint.

1) La matière conçue comme désincarnée de toute apparence : *ulla, omni, illa, quamdam ;* 2) Comment le monde phénoménal peut-il être *issu* d'une matière sans qualités perceptibles? « expressa atque effecta » ; 3) idée de l'indéfiniment divisible : « secari ac dividi. »

— *De fin.* V, 65 : In *omni* autem honesto, *de quo loquimur, nihil* est tam illustre, *nec* quod latius pateat, quam coniunctio inter homines, et quasi *quaedam societas et communicatio* utilitatum et *ipsa* caritas generis humani...

1) L'impuissance à spécifier clairement *honestum* provoque *omnis* et la glose « de quo loquimur » ; 2) défaut du mot « caractère » ou « critère » : un caractère capital de cette notion est le suivant : « *nihil... nec* » ; 3) le lien social : *quaedam, societas* et *communicatio ;* 4) *ipsa* stimule la réflexion à propos de *caritas*, sans ajouter au sens.

— *Tusc.* I, 66 : Nihil enim est in animis *mixtum atque concretum* aut quod ex terra *natum atque fictum* esse uideatur.

Théorie de l'immatérialité de l'âme ; or, l'absence totale de matière est un concept difficile ; d'ailleurs, la suite de la phrase montre que le style est à la recherche d'une forme qu'il ne parvient pas à fixer : « ... nihil ne aut umidum quidem aut flabile aut igneum ».

En résumé, le rapport de l'insistance à la précision se vérifie dans la prose courante de la philosophie cicéronienne. Les références précédentes n'ont qu'une valeur d'illustration ; chaque cas doit faire l'objet d'un examen attentif du contexte, et surtout d'un recensement des instruments d'expression [1] dont l'auteur dis-

1. Il faudrait un dictionnaire des lacunes. On y verrait des articles importants sur « relation », « élément », « en tant que », mots dont la nécessité pour la moindre spéculation philosophique est évidente. Du point de vue du problème de l'abstraction, de tels renseigne-

posait. Certes, le coefficient personnel peut susciter des différences d'appréciation *dans le détail*, mais les textes offrent des exemples incontestables en assez grand nombre, pour valider la *tendance générale* définie au début de cet article[1].

Conclusions

Dans les œuvres d'orateurs, d'historiens, de poètes, l'intensité s'exerce selon sa fonction spécifique, et l'explication traditionnelle la rattache avec raison au souci de graduer les effets, à un trait exubérant du tempérament du latin ou à une manie de l'auteur[2]. Ce qui est faux, c'est le recours automatique à une justification de cette sorte *dans tous les cas ;* dans la prose abstraite, l'intensité surgit comme à regret, soulignant les défaillances de l'appareil analytique. Plus exactement, l'*incapacité de précision engendre régulière-*

ments et la connaissance des procédés latins dans des cas analogues sont beaucoup plus significatifs que l'étude des termes philosophiques empruntés au grec. En effet, une langue merveilleusement abstraite, placée devant une doctrine nouvelle, peut être obligée de créer un arsenal de vocables techniques. C'est là un fait qui se produit souvent. L'étude des enrichissements de cet ordre, quoique intéressante, nous renseigne peu sur le mécanisme essentiel de l'abstraction dans la langue considérée (ex. : la langue française et le vocabulaire kantien).

1. L'opinion que nous avons essayé de réfuter au cours de cet article est exposée avec une parfaite rigueur dans : Labriolle, *Hist. de la litt. lat. chrét.*, p. 68. L'auteur, traitant de Cicéron philosophe, prononce : « De telles redondances étaient conformes à son tour coutumier... peut-être y voyait-il un moyen de démontrer sa thèse favorite, et un peu paradoxale, sur la richesse de la *uerborum copia* latine. Ces préoccupations *littéraires*... » L'inconvénient d'un pareil jugement est de laisser entendre que Cicéron s'est borné à revêtir les idées philosophiques prises à la Grèce des ornements rhétoriques de ses autres discours. Or, Cicéron a créé un style philosophique spécifique (par exemple, dans les *Académiques*), où les redondances, les superlatifs et les différentes manières de rendre l'expression plus intense jouent un tout autre rôle que dans les œuvres oratoires. Il faut donc reconnaître en notre auteur le fondateur du style des Spinoza et des Leibniz. — Signalons encore un pressentiment curieux, mais isolé, de Causeret in *Ét. sur la langue de la rhét. chez Cic.*, Paris, 1886, p. 20 : « Il est *incontestable*, néanmoins, qu'il y a *bien souvent*, dans ces associations de termes si chères à Cicéron, autre chose qu'un simple exubérance de rhéteur... souvent, c'est l'*impérieux besoin* de la clarté qui les a inspirées... » (souligné par nous). Cf. aussi *op. laud.*, p. 21 : « Ces généreuses tentatives ne sont pas toujours couronnées de succès. »

2. Insistons sur ce point. Nous ne disons pas que toutes les accumulations, ou tous les superlatifs en excès, sont justiciables de la présente explication. Nous n'avons en vue que la *prose d'idées*. Il est, en effet, évident que Cicéron et bien d'autres donnent des preuves multiples d'abondance inutile où il faut reconnaître la faconde italienne. Les exemples proposés par M. Marouzeau (*Stylistique*, p. 248 sqq. et 280) sont indiscutables. D'ailleurs, le témoignage des autres arts, notamment de l'architecture, confirme cette vue : l'édifice dépasse les rigoureuses limites de l'utilité (type fondamental : le Pont du Gard). Mais, dans le style de la philosophie, nous assistons à une conversion progressive et partielle du superflu *en organe d'analyse*. Il y a là un aspect remarquable de l'effort latin vers la force intellectuelle qu'on méconnaît complètement, quand on impute l'opulence de telle page du *De Finibus* ou des *Tusculanes* au pur amour du superlatif !

ment l'apparition d'un renforcement de l'affirmation[1]. Cette remarque définit un des aspects essentiels du style philosophique des Latins.

Le *Timée*, véritable texte de laboratoire, révèle une coïncidence constante entre le surplus de force de l'énoncé et les lacunes des moyens de précision. Cette rencontre ne peut être due au hasard, puisque l'économie des superlatifs et la sobriété des effets sont immédiatement perceptibles partout où l'écrivain peut s'ajuster spontanément aux contours du modèle abstrait. De plus, l'insistance est *inversement proportionnelle à la précision.*

Dans les autres œuvres philosophiques, la situation est évidemment moins pure, et il faut apporter à l'interprétation des procédés expliqués ci-dessus les restrictions suivantes :

1°) Certaines interférences contribuent à troubler l'expression et augmentent la complexité de l'analyse stylistique : une accumulation peut être introduite dans le texte par la verbosité coutumière de l'auteur, à côté de groupes issus de la pénurie des instruments d'abstraction. Il faut faire aussi la part des concessions aux goûts d'un public latin : le style des préambules et des parties de transition n'est pas celui de l'exposé proprement philosophique. Enfin, si l'auteur ne peut nommer exactement, dans quel sens s'effectue le travail de mise au point? Évidemment, dans le sens des facilités offertes par la langue : rangement harmonieux des mots, institution d'un équilibre artistique, variété des coordonnants, etc... L'art littéraire s'établit sur les ruines de l'entreprise philosophique.

2°) Étant donné qu'il n'existe pas, dans une langue, deux synonymes vraiment interchangeables, le lecteur moderne peut être tenté de découvrir des distinctions de sens là où Cicéron n'avait en tête qu'un renforcement de l'expression [2].

3°) Nous ne disposons pas d'un bilan scientifiquement établi des notions abstraites défaillantes, et certaines difficultés d'expression peuvent être masquées par l'habileté de l'écrivain (tandis que,

1. Proposition qui est vraie dans tous les cas. La proposition inverse n'a qu'une validité partielle.

2. D'où les incertitudes de doctrine des traducteurs modernes, pris entre l'obligation de faire entendre la pensée (c'est-à-dire d'expliciter l'expression inachevée du latin) et le souci de livrer des effets analogues à la page latine (en sauvant les ombres qui lui sont essentielles). Que dire des cas où, comme on l'a vu, il est *scientifiquement impossible* de connaître la nature d'un « omnis » ou d'un groupe? Nous sommes réduits, pour le moment, à trancher arbitrairement et subjectivement ces problèmes.

dans le *Timée*, elles sont révélées par la comparaison avec le grec).

Toutefois, la complication du détail n'entame pas la signification *générale* de la tendance ici en cause : les phénomènes d'insistance, inséparables de la prose philosophique, ne sont pas, dans la plupart des cas, un *élément de luxe surajouté à l'énoncé par préjugé littéraire ;* ils constituent, au contraire, une pièce maîtresse du style. Tout se passe comme si l'auteur voulait marquer qu'il rencontre une difficulté, et inviter le lecteur à mettre au clair dans sa propre pensée une notion dont l'expression adéquate n'est pas possible en latin. Il faut donc considérer ces procédés comme des moyens insuffisants, mais indispensables, de remédier aux lacunes du matériel d'analyse.

S'il est vrai que le goût d'appuyer sur l'affirmation a des racines antiques et naturelles en latin[1], on voit l'importance de cette observation ; c'est le grec qui apporte la lumière logique, mais le plus remarquable dans le commerce des deux langues est la fidélité du latin à sa propre nature : l'enrichissement se produit par déploiement des forces personnelles, non par adduction d'un apport étranger.

Il est sûr que la tenue intellectuelle et la clarté pâtissent cruellement de ce refus de plier ; mais, en récompense, le latin, faute de précision, invente un style d'idées[2] dont le grec n'a pas connaissance. L'assemblage logique de Platon reste transparent à travers une forme qui se modèle sans effort sur la pensée. Le grec transmet les résultats impassibles de la science, sans corruption littéraire. Le latin apporte des données inachevées, stylisées par l'élagage obligatoire des rameaux secondaires. Il est moins propre, certes, au progrès des savants, mais mieux armé pour la fécondation des esprits, qu'il attire par son art et réveille par ses énigmes.

R. PONCELET.

1. Sur ce point, cf. Marouzeau, *Styl.*, p. 278 sqq. L'auteur fait d'ailleurs observer (p. 248) que, vers la fin de sa vie (c'est-à-dire justement pendant la période philosophique), Cicéron réprime l'inflation verbale de sa jeunesse.

2. La notion de style implique la résistance de la matière artistique ; le grec rencontrant sans peine une expression adéquate et complète des relations abstraites, il n'existe pas dans Platon, à proprement parler, de style d'idées. L'art de cet auteur réside plutôt dans l'organisation générale du dialogue que dans un mode spécial d'expression de la pensée philosophique. L'incapacité de précision et l'emploi continuel des procédés intensifs devaient conduire le latin à la création d'un style, notamment pour la raison suivante : ces procédés, nous l'avons vu, sont interchangeables ; ils offrent ainsi à l'écrivain la possibilité d'un choix (d'où une variété de leur emploi qui est proprement littéraire). Les exigences du langage philosophique veulent, au contraire, qu'un instrument verbal, et un seul, corresponde à une idée déterminée. Il n'y a pas en latin de langue abstraite, mais seulement des *idées inséparables d'un certain style.*